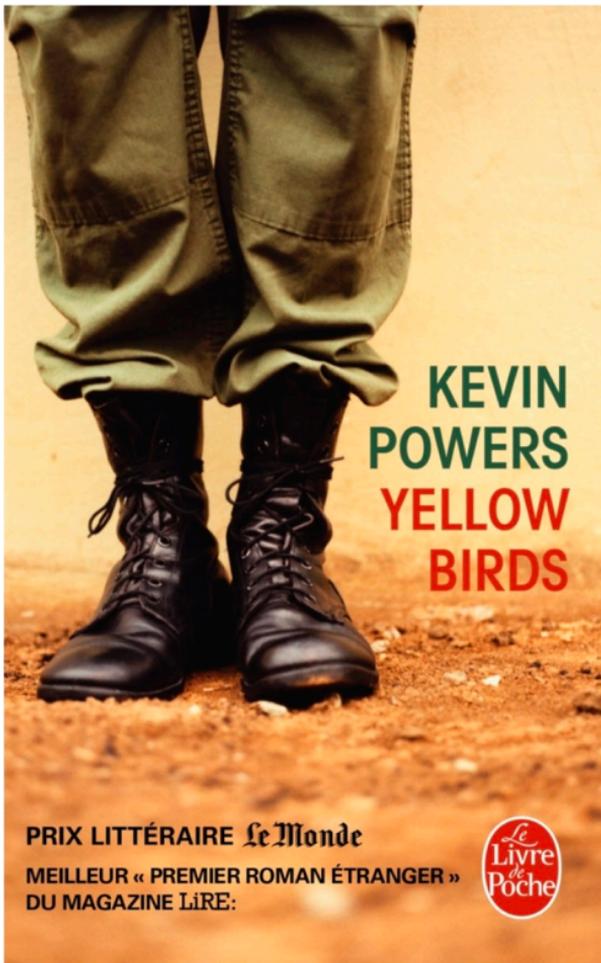


# Le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

## Yellow Birds

*Kevin Powers*



PRIX LITTÉRAIRE *Le Monde*

MEILLEUR « PREMIER ROMAN ÉTRANGER »  
DU MAGAZINE *LiRE*:



*Le Livre de Poche remercie les éditions Stock qui ont autorisé la publication de cet extrait.*

KEVIN POWERS

*Yellow birds*

ROMAN TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR EMMANUELLE ET PHILIPPE ARONSON

STOCK

SEPTEMBRE 2004

*Al Tifar, province de Ninawa, Irak*

La guerre essaya de nous tuer durant le printemps. L'herbe verdissait les plaines de Ninawa, le temps s'adoucissait, et nous patrouillions à travers les collines qui s'étendaient autour des villes. Nous parcourions les herbes hautes avec une confiance fabriquée de toutes pièces, nous frayant, tels des pionniers, un chemin dans la végétation balayée par le vent. Pendant notre sommeil, la guerre frottait ses milliers de côtes par terre en prière. Lorsque nous poursuivions notre route malgré l'épuisement, elle gardait ses yeux blancs ouverts dans l'obscurité. Nous mangions, et la guerre jeûnait, se nourrissant de ses propres privations. Elle faisait l'amour, donnait naissance, et se propageait par le feu.

Puis, durant l'été, elle essaya encore de nous tuer tandis que la chaleur blanchissait les plaines et que le soleil burinait notre peau. Elle faisait fuir ses citoyens qui se réfugiaient dans les recoins sombres

des immeubles couleur de craie, et jetais une ombre blême sur tout, tel un voile sur nos yeux. Jour après jour, elle tentait de nous supprimer, en vain. Non pas que notre sécurité fût prévue. Nous n'étions pas destinés à survivre. En vérité, nous n'avions pas de destin. La guerre prendrait ce qu'elle pourrait. Elle était patiente. Elle n'avait que faire des objectifs, des frontières. Elle se fichait de savoir si vous étiez aimé ou non. La guerre s'introduisit dans mes rêves cet été-là, et me révéla son seul et unique but : continuer, tout simplement continuer. Et je savais qu'elle irait jusqu'au bout.

Quand septembre arriva, la guerre avait décimé des milliers de personnes. Les corps jonchaient ici et là les avenues criblées d'impacts, étaient dissimulés dans les ruelles, et entassés dans les creux des collines aux abords des villes, les visages boursoufflés et verts, allergiques à présent à la vie. La guerre avait fait de son mieux pour tous nous éliminer : hommes, femmes, enfants. Mais elle n'avait réussi à tuer qu'un peu moins d'un millier de soldats comme moi et Murph. Au début de ce qui était censé être l'automne, ces chiffres signifiaient encore quelque chose pour nous. Murph et moi étions d'accord. Nous refusions d'être le millième mort. Si nous mourions plus tard, eh bien soit. Mais que ce chiffre fatidique s'inscrive dans la vie de quelqu'un d'autre.

Nous ne remarquâmes presque aucun changement en septembre. Mais je sais à présent que tout ce qui allait compter dans ma vie s'amorça alors.

Peut-être la lumière descendait-elle un peu plus doucement sur Al Tafar, car elle se perdait au-delà des silhouettes fines des toits et dans la pénombre des renforcements sur les boulevards. Elle inondait les briques de terre et les toitures en tôle ondulée ou en béton des bâtiments blancs et ocres. Le ciel était vaste et grêlé de nuages. Un vent frais nous parvenait des lointaines collines à travers lesquelles nous avions patrouillé toute l'année. Il soufflait sur les minarets qui s'élevaient au-dessus de la citadelle, s'engouffrait dans les ruelles en agitant les auvents verts, et poursuivait son chemin jusqu'aux champs en friche qui encerclaient la ville, pour finir par se briser contre les demeures hérissées de fusils dans lesquelles nous étions disséminés. Les membres de notre unité se déplaçaient sur le toit terrasse où nous étions en position – traînées grises dans les lueurs qui précédaient l'aube. C'était la fin de l'été, un dimanche me semble-t-il. Nous attendions.

Nous rampâmes durant quatre jours sur le gravier qui recouvrait cette toiture, glissâmes sur un tapis de douilles en laiton, vestiges des combats des jours précédents. Nous nous recroquevillions dans des positions absurdes, et nous blottissions au pied des murs blanchis à la chaux. Les amphétamines et la peur nous tenaient éveillés.

Je levai la tête juste au-dessus du muret qui bordait le toit, pour essayer d'observer les quelques hectares de ce bas monde dont nous avons la responsabilité. Les bâtiments massifs au-delà du champ qui s'étendait à nos pieds ondulaient dans la lentille

verdâtre de mon viseur. Suite aux derniers combats, des corps étaient éparpillés entre notre position et le reste de la ville. Ils gisaient là dans la poussière, brisés, déchiquetés, difformes, leurs tuniques blanches noircies de sang. Certains fumaient encore au pied des genévriers et dans les touffes d'herbe éparses, et une odeur entêtante de carbone et d'huile de culasse flottait tandis que les cadavres brûlaient dans l'air frais du matin. Je me retournai pour m'abriter derrière le muret et m'allumer une cigarette, dissimulant le bout incandescent avec la paume de ma main. Je tirai de longues bouffées et soufflai la fumée par terre, où elle se dispersa avant de remonter et disparaître. La cendre resta suspendue au bout de mon mégot. Un long moment sembla s'écouler avant qu'elle ne tombe sur le sol.

Le reste de l'unité commença à bouger en se bousculant dans la lueur vacillante de l'aube. Sterling, perché avec son fusil sur le muret, ne cessait de s'assoupir et de se réveiller tandis que nous attendions. De temps à autre, sa tête faisait un mouvement brusque et il pivotait pour voir si quelqu'un l'avait surpris. Il me fit un grand sourire loufoque dans l'ombre qui se dissipait, brandit son index et se barbouilla les yeux de Tabasco pour rester éveillé. Il se retourna vers notre secteur, et je vis ses muscles se raidir sous son uniforme.

À ma droite, la respiration régulière de Murph était un réconfort auquel je m'étais habitué. Il la ponctuait de crachats bien sentis qui atterrissaient régulièrement dans une flaque de liquide âcre et

noirâtre grossissant sans cesse entre nous. Il sourit en levant la tête vers moi. « Tu veux une chique, Bart ? » J'opinai du chef. Il me tendit une boîte de tabac Kodiak qu'on lui avait envoyée, et tout en écrasant ma cigarette j'en coinçai quelques pincées derrière ma lèvre inférieure. Le tabac humide et piquant me fit venir les larmes aux yeux. Je crachai dans la flaque. J'étais réveillé. Dans la lueur grise du petit matin, la ville se dessinait. De l'autre côté du champ où gisaient les corps, des drapeaux blancs flottaient devant quelques fenêtres tels d'étranges napperons masquant les cavités obscures bordées de verre brisé. Les immeubles blanchis à la chaux étincelaient encore plus sous le soleil. Une légère brume s'élevait du Tigre et se dissipait, révélant ce qui restait de vie, et les chiffons blancs de la trêve tremblaient au-dessus des auvents verts dans la douce brise qui venait des collines du nord.

Sterling tapota le cadran de sa montre. Nous savions que les muezzins feraient bientôt résonner leurs mystérieuses mélodies mineures de minaret en minaret, appelant les fidèles à la prière. C'était un signe et nous savions ce que cela voulait dire : des heures s'étaient écoulées, et nous nous rapprochions de notre but – un but aussi vague et insaisissable que les aubes et les crépuscules impossibles à distinguer qui le rendaient réel.

« Attention, les gars ! » chuchota avec virulence le lieutenant.

Murph se redressa sur son séant et, tranquillement, déposa une petite goutte de lubrifiant dans

le mécanisme de son fusil. Il le chargea et appuya le canon contre le muret. Son regard se perdit dans les recoins gris des rues et des ruelles qui débouchaient devant nous, de l'autre côté du champ. Des veinules parcouraient le blanc de ses yeux bleus telles des toiles d'araignée rouge. Ses orbites s'étaient creusées au cours des derniers mois. Parfois, lorsque je regardais son visage, je ne voyais que deux petites ombres, deux trous vides. Je laissai le boulon pousser une cartouche dans la chambre de mon fusil et hochai la tête dans sa direction. « On remet ça », dis-je. Il me fit un sourire en coin. « Encore les mêmes conneries », répondit-il.

Nous étions arrivés dans le bâtiment aux premières heures de la bataille, alors que le croissant de lune s'élevait dans le ciel. Il n'y avait aucune lumière allumée. Nous défonçâmes un portail en fer bringuebalant, autrefois peint en rouge et à présent rouillé. Il était devenu difficile de distinguer la peinture de la rouille. Une fois la rampe d'accès de notre véhicule baissée, nous sortîmes et nous précipitâmes vers les entrées. Quelques soldats de la première brigade coururent vers l'arrière, et le reste de l'unité se rassembla devant. Nous enfonçâmes les deux portes simultanément et pénétrâmes à l'intérieur en courant. L'édifice était vide. Tandis que nous parcourions chaque pièce, les lampes fixées sur nos fusils dessinaient dans l'obscurité d'étroits rayons de lumière dont l'intensité n'était pas suffisante pour distinguer quoi que ce fût. Nous n'éclairions

que la poussière que nous soulevions. Dans certaines pièces, des chaises étaient renversées, et des tapis colorés pendaient aux fenêtres sans carreaux. Il n'y avait personne. Parfois, nous pensions distinguer une présence, et hurlions dans le vide l'ordre de se coucher par terre. Nous traversâmes ainsi toutes les pièces jusqu'au toit. Une fois là-haut, nous observâmes le champ plat et poussiéreux, et, au-delà, la masse noire de la ville.

Le premier jour, à l'aube, notre interprète, Malik, nous rejoignit et s'assit près de moi. J'étais appuyé contre le muret. Le ciel, d'un blanc opaque tel un ciel de neige, donnait l'impression que le jour s'était levé, mais ce n'était pas le cas. Nous entendions les combats qui faisaient rage dans la ville, mais autour de nous tout était calme. Seuls les bruits lointains des roquettes, des mitrailleuses et des hélicoptères qui plongeait presque à la verticale nous rappelaient que nous étions en guerre.

« C'est mon ancien quartier », me dit Malik.

Son anglais était exceptionnel. Sa voix avait des sonorités gutturales, mais ce n'était pas désagréable. Je lui avais souvent demandé de m'aider à prononcer correctement les rudiments d'arabe que je connaissais. *Choukran. Afouan. Koumboula. Merci. De rien. Bombe.* Il m'aidait volontiers, mais finissait toujours par dire : « Mon ami, j'ai besoin de parler anglais. Il faut que je pratique. » Il avait étudié la littérature à la fac avant la guerre. Quand l'université avait fermé, il était venu nous voir. Son visage était dissimulé sous une capuche, et il portait un

pantalon kaki usé avec une chemise décolorée qui semblait être repassée quotidiennement. Il ne se découvrait jamais la tête. Quand Murph et moi lui avions demandé pourquoi, il avait tendu son index et tracé une ligne au niveau de sa gorge. « Ils me tueront s'ils savent que je vous aide. Ils tueront toute ma famille. »

Plié en deux, Murph arriva de l'autre côté du toit, où il était allé aider Sterling et le lieutenant à installer la mitrailleuse après notre arrivée. En le regardant se déplacer, j'eus l'impression que l'étendue plate du désert le mettait mal à l'aise. Comme si les contre-forts dans le lointain rendaient plus insupportable encore la végétation desséchée de la plaine.

« Hé, Murph, dis-je. C'est ici que Malik a fait les quatre cents coups quand il était petit. »

Murph s'accroupit très vite et s'assit près du mur. « Où ça ? » demanda-t-il.

Malik se leva et désigna d'un doigt, de l'autre côté du champ, à la limite de notre secteur, un ensemble de bâtiments qui se dressaient de guingois. Un peu plus loin, aux abords de la ville, nous apercevions un verger. Ici et là, des feux brûlaient dans des tonneaux en acier et sur des tas d'ordures. Sans nous lever, Murph et moi regardâmes dans la direction que Malik indiquait.

« Mme Al-Sharifi plantait ses jacinthes dans ce champ. »

Il écarta grand les bras comme s'il s'adressait à une assemblée.

Murph tendit la main vers la manche repassée de Malik.

« Fais gaffe, mon grand. Tu vas te faire repérer.

— C'était une vieille veuve un peu timbrée. » Il tenait ses mains sur ses hanches. Son regard fatigué se perdait dans le vague. « Les femmes du quartier étaient tellement jalouses de ses fleurs. » Malik rit. « Elles l'ont même accusée d'avoir recours à la magie pour qu'elles poussent aussi bien. » Il s'interrompit et posa ses mains sur le mur en terre cuite contre lequel nous étions appuyés. « Toutes ses fleurs ont cramé pendant les combats à l'automne dernier. Elle n'a pas essayé de les replanter cette année. » Il se tut brusquement.

J'avais du mal à imaginer la vie ici. Pourtant, nous avions patrouillé dans les rues dont parlait Malik, et bu du thé dans les petites cabanes en terre ; les mains aux veines délicatement dessinées des hommes et des femmes âgés qui vivaient là avaient tenu les miennes. « Hé, mon pote, lançai-je, tu vas te prendre une balle si tu ne te baisses pas.

— Dommage que vous n'ayez pas vu ces jacinthes », dit-il.

C'est alors que cela commença. Comme si le basculement d'un moment à un autre suivait sa propre trajectoire, quelque chose d'à la fois ponctuel et éternel, tels les nombres que l'on peut diviser à l'infini. Les balles traçantes fusaient des bâtiments de l'autre côté du champ. Nous les entendîmes déchirer l'air autour de nous, et claquer sur la terre cuite et le béton. Il y avait bien plus de projectiles

que d'éclairs de lumière rouge. Nous ne vîmes pas mourir Malik, mais son sang éclaboussa nos uniformes. Lorsque nous reçûmes l'ordre de cesser le feu, nous regardâmes par-dessus le muret. Il gisait au sol, dans une mare de sang.

« Ça compte ou pas ? demanda Murph.

— Non, je crois pas.

— On en est à combien ?

— Neuf cent soixante-huit ? Neuf cent soixante-dix ? Faudra vérifier dans la gazette de la base. »

La cruauté de mon ambivalence ne me surprit pas à l'époque. Rien ne semblait plus naturel que de voir quelqu'un se faire tuer. À présent, bien au chaud et à l'abri dans ma cabane qui domine un cours d'eau claire au cœur des Blue Ridge Mountains, lorsque je pense à ce que ressentait le garçon de vingt et un ans que j'étais et à la façon dont il se comportait, je ne peux que me dire que c'était nécessaire. Je devais continuer. Et pour ce faire, je devais regarder le monde en face, et me concentrer sur l'essentiel. On ne remarque que les choses inhabituelles. Or, la mort n'était pas inhabituelle. Inhabituelle était la balle qui allait vous tuer, la bombe artisanale qui n'attendait que vous pour exploser. Voilà ce qui retenait notre attention.

Je ne pensai plus beaucoup à Malik par la suite. Il n'était qu'un personnage secondaire dont l'existence et la disparition ne faisaient que confirmer que j'étais encore en vie. Je n'aurais pas pu le formuler à l'époque, mais j'étais entraîné pour croire

que la guerre fédérait tout le monde. Qu'elle rassemblerait les gens plus que toute autre activité humaine. Tu parles. La guerre fabrique surtout des solipsistes : comment vas-tu me sauver la vie aujourd'hui ? En mourant, peut-être. Si tu meurs, j'ai plus de chances de rester en vie. Tu n'es rien, voilà le secret : un uniforme dans une mer de nombres, un nombre dans une mer de poussière. Et nous, nous pensions d'une certaine façon que ces nombres représentaient notre insignifiance. Nous nous disions que si nous demeurions ordinaires, nous n'allions pas mourir. Nous confondions corrélation et cause, et attribuions un sens particulier aux portraits des disparus qui paraissaient dans les journaux, méticuleusement alignés avec le nombre correspondant à leur place dans la liste grandissante des morts au combat. Nous y percevions le signe d'une guerre ordonnée. Nous avions le sentiment, ou l'intuition – quelque chose d'aussi éphémère qu'un afflux nerveux – que ces noms figuraient sur la liste depuis longtemps, bien avant que celui qui allait mourir n'arrive en Irak. Nous croyions que ces noms s'y trouvaient depuis l'instant où la photo avait été prise, un nombre donné, une place attribuée. Nous étions persuadés que leur mort datait de ce moment-là. Lorsque nous vîmes le nom du sergent Ezekiel Vasquez, vingt et un ans, originaire de Laredo, Texas, n° 748, tué par des tirs d'armes légères à Bakouba, nous eûmes la certitude que son fantôme avait marché depuis des années à travers le sud du Texas pour arriver jusque-là. Nous

pensions qu'il était déjà mort dans le vol qui nous avait amenés ici, et que, s'il avait eu peur quand le C-141 à bord duquel il se trouvait avait piqué du nez et brusquement viré de bord au-dessus de Bagdad, c'était en vain. Il n'avait rien à craindre à ce moment-là. Il était invincible, absolument, jusqu'au jour où il ne l'avait plus été. *Idem* pour le soldat Miriam Jackson, dix-neuf ans, originaire de Trenton, New Jersey, n° 914, décédée au Landstuhl Regional Medical Center suite aux blessures subies lors d'une attaque au mortier à Samara. Nous étions contents. Non pas parce qu'elle était morte, mais parce que nous étions en vie. Nous espérions qu'elle avait été heureuse, qu'elle avait profité de son statut d'exception avant de se retrouver sous ce tir de mortier, en sortant étendre sur un fil derrière son conteneur l'uniforme qu'elle venait de laver.

Bien sûr, nous avons tort. Notre plus grosse erreur fut de croire que ce que nous pensions comptait. Il semble absurde à présent que nous ayons pu voir en chacune de ces morts une affirmation de nos propres vies. Que nous ayons pu croire que chaque mort appartenait à un temps donné et que par conséquent ce temps n'était pas le nôtre. Nous ne savions pas que la liste était infinie. Nous ne nous étions pas projetés au-delà de mille. Nous ne nous étions jamais dit que nous pourrions faire partie des morts vivants. J'ai cru à une époque que vivre cette contradiction avait guidé mes pas, et que, si je n'avais pas fait partie de la liste des morts, c'était

peut-être grâce aux décisions que j'avais prises en adhérant à cette philosophie.

Maintenant, je sais que les choses ne se passent pas ainsi. Il n'y avait pas de balle qui m'était destinée, ni à Murph, d'ailleurs. Nulle bombe ne nous était promise. N'importe laquelle nous aurait tués exactement comme elles ont tué les autres. Il n'y avait pas d'heure ni de lieu prévus pour nous. Je ne pense plus à ces quelques centimètres à gauche ou à droite de ma tête, ou à ces quelques kilomètres-heure de différence qui nous auraient placés précisément là où la bombe avait explosé. Cela ne se produisit jamais. Je ne suis pas mort. Murph, si. Et même si je n'étais pas présent lorsque cela s'est passé, je crois sans l'ombre d'un doute que les sales couteaux qui l'ont poignardé s'adressaient à « qui de droit ». Rien ne faisait de nous des êtres d'exception. Ni le fait de vivre. Ni celui de mourir. Ni même celui d'être ordinaires. Pourtant, j'aime penser qu'il restait en moi une once de compassion, et que, si j'avais eu l'occasion de voir ces jacinthes, je les aurais remarquées.

Je ne fus pas choqué en voyant le corps de Malik, écrasé et brisé au pied du bâtiment. Murph me tendit une cigarette et nous nous allongeâmes à nouveau le long du mur. Mais je ne cessais de penser à une femme que la conversation avec Malik avait rappelée à mon souvenir, et qui nous avait servi du thé dans de petites tasses ébréchées. Le souvenir était très lointain, enseveli dans la poussière, attendant d'être déterré. Je me rappelais comme elle avait

rougi et souri, et comme il lui était impossible de ne pas être belle, malgré son âge, ses rondeurs, ses quelques dents abîmées, et sa peau desséchée telle la terre craquelée dans la chaleur de l'été.

C'était peut-être un champ de jacinthes auparavant. Mais il n'y en avait pas lorsque nous fîmes irruption dans le bâtiment, quatre jours après la mort de Malik. Les herbes qui ondoyaient dans la brise étaient brûlées par le feu et le soleil d'été. Les ribambelles de gens dans la rue du marché, avec leurs longues tuniques blanches et leurs voix fortes, avaient disparu. Certains d'entre eux étaient étendus morts dans les cours des immeubles ou dans les entrelacs de ruelles. Les autres marchaient ou roulaient en lents convois, à pied ou dans de vieilles guimbardes orange et blanc, dans des chariots tirés par des mules, ou en groupes de deux ou trois, femmes et hommes blottis les uns contre les autres, vieux et jeunes, valides et blessés. Tout ce qui restait de vie dans Al Tafar quittait la ville en une triste parade. Ils franchirent nos barrages, nos barrières de béton et nos positions de tir pour gagner les collines desséchées de septembre. Durant ces heures de couvre-feu, aucun d'entre eux ne leva les yeux. Ils n'étaient que des taches de couleur alignées dans la pénombre, et ils parlaient.

Une radio grésilla dans une pièce au-dessus de nous. Le lieutenant fit tranquillement part de notre situation à notre commandement. « Oui, mon capitaine, dit-il. Bien reçu », et l'information fut reprise

encore et encore jusqu'à ce que, j'en suis sûr, quelqu'un quelque part dans une pièce bien au chaud, au sec et à l'abri, apprenne que dix-huit soldats avaient surveillé les ruelles et les rues d'Al Tafar durant la nuit, et qu'un certain nombre d'ennemis gisaient morts dans un champ poussiéreux.

Le jour était presque levé sur la ville et sur les contreforts du désert lorsque le bruit sourd et électrique de la radio céda la place au son des pas du lieutenant qui montait l'escalier menant au toit. De simples silhouettes prirent forme, et la ville, qui durant la nuit avait été vague et virtuelle, devint une chose concrète et palpable autour de nous. Je regardai vers l'ouest. Des beiges et des verts émergeaient dans la lumière. Le gris – des murs de terre, des cours et des bâtiments qui s'érigeaient telles de grosses ruches – s'estompait dans le soleil levant. Légèrement au sud, quelques feux brûlaient dans le verger aux arbres fruitiers maigrichons. La fumée s'élevait doucement au-dessus des cimes clairsemées, et ployait, soumise, dans le vent qui balayait la vallée.

Le lieutenant arriva sur le toit et se tassa, le haut du corps parallèle au sol et les jambes pliées, pour rejoindre le mur, contre lequel il s'appuya en s'asseyant. Il nous fit signe de nous rassembler autour de lui.

« OK, les gars, voilà ce qu'on va faire. »

Murph et moi nous collâmes dos à dos, jusqu'à ce que le poids de nos corps trouve un point d'équilibre. Sterling s'approcha du lieutenant, et le fixa

d'un regard d'acier qui nous transperça tous. J'observai le lieutenant tandis qu'il parlait. Ses yeux étaient mornes. Avant de poursuivre, il poussa un soupir court et intense, et frotta avec deux doigts une rougeur couleur de framboise délavée qui formait un petit ovale sous son sourcil gauche et sur sa joue et qui semblait épouser l'arrondi de son orbite.

Le lieutenant était distant de nature. Je ne me souviens même pas d'où il venait. Il y avait quelque chose de réservé en lui, et ce n'était pas simplement une question de hiérarchie. Ce n'était pas non plus de l'élitisme. Il semblait insaisissable, un peu éloigné de tout. Il soupirait souvent. « On va rester ici jusqu'à midi environ, dit-il. La troisième unité va pousser dans les ruelles au nord-ouest de notre position, pour essayer de les faire sortir devant nous. Avec un peu de chance ils auront trop peur pour nous tirer dessus avant que nous... » Il marqua une pause. Sa main s'éloigna de son visage pour atteindre les poches sur sa poitrine sous son gilet pare-balles, à la recherche d'une cigarette. Je lui en tendis une. « Merci, Bartle », dit-il. Il se détourna pour observer le verger qui brûlait au sud. « Depuis quand ils brûlent, ces feux ?

— Sûrement depuis hier soir, dit Murph.

— OK, toi et Bartle, vous gardez un œil là-dessus. »

La colonne de fumée s'était redressée. Elle formait à présent une ligne noire qui bavait dans le ciel.

« Qu'est-ce que je disais avant ça ? » Le lieutenant regarda derrière son épaule d'un air distrait, et leva les yeux par-dessus le mur. « Putain », marmonna-t-il. Un soldat de la deuxième brigade lança, « Hé, pas d'inquiétude, mon lieutenant, c'est bon. »

Sterling l'interrompit. « Ferme ta gueule. Le lieutenant a fini de parler quand il dit qu'il a fini de parler. »

Je ne le compris pas sur le moment, mais Sterling semblait savoir exactement jusqu'où il pouvait aller avec le lieutenant, pour que soit respectée la discipline. Il se fichait qu'on le déteste. Il savait ce qui était nécessaire. Il me sourit, et l'éclat du soleil matinal se refléta sur ses dents droites et blanches. « Vous disiez, mon lieutenant, qu'avec un peu de chance, ils auraient trop peur pour tirer avant... » Le lieutenant ouvrit la bouche pour achever sa pensée, mais Sterling enchaîna, « Avant qu'on leur explose la tronche, à ces putains de hadjis. »

Le lieutenant hocha la tête, se pencha à nouveau et regagna les escaliers. Nous rejoignîmes nos positions en rampant, pour attendre. Un incendie s'était déclaré dans la ville, mais les murs et les ruelles nous empêchaient de voir d'où il provenait. Une épaisse fumée noire s'échappait d'une centaine de foyers à travers Al Tafar, s'élevant vers les cieux en une spirale unique.

Le soleil montait à l'est derrière nous et réchauffait le col de ma veste, cuisant les sillons durcis de sel qui s'étaient enroulés autour de mon cou et de

mes bras. Je tournai la tête pour lui faire face. Je dus fermer les yeux, mais distinguai néanmoins sa forme, un trou blanc dans les ténèbres. Puis je me retournai à nouveau vers l'ouest, et regardai autour de moi.

Au-dessus des bâtiments poussiéreux se dressaient, tels des bras, deux minarets que la fumée dissimulait de temps à autre. Ils étaient inactifs ; ils n'avaient émis aucun son ce matin-là. Aucun *adhan* n'avait retenti. La longue ligne de réfugiés qui serpentait depuis les quatre derniers jours jusqu'à l'extérieur de la ville, avait diminué. Seuls quelques vieillards penchés sur des cannes en cèdre usées se traînaient entre le champ de morts et le verger. Deux chiens efflanqués bondissaient autour d'eux, leur mordillaient les talons, s'éloignaient sous les coups et revenaient à la charge.

Et cela recommença. Le gémissement orchestral des obus de mortier qui tombaient nous parvenait de toutes parts. Même après tant de mois, les visages des soldats de notre unité restaient interdits. Nous nous regardâmes bouche bée, les doigts crispés sur les crosses de nos fusils. C'était une aube lumineuse de septembre à Al Tifar, et la guerre semblait se concentrer sur nous, comme si elle n'avait lieu qu'ici. Je me souviens d'avoir eu l'impression de me retrouver dans une rivière glacée aux premiers beaux jours du printemps, trempé, terrifié et le souffle coupé, n'ayant d'autre choix que de nager.

« Chaud devant ! »

Nous réagîmes par réflexe, nos corps s'immobilisant, nos doigts entrelacés derrière nos têtes, nos bouches ouvertes pour maintenir le niveau de pression.

Puis le son des impacts résonna dans l'air matinal. J'attendis que le bruit de détonation s'évanouisse pour lever la tête.

Je regardai avec précaution par-dessus le muret, et une cacophonie de voix retentit, « C'est bon » et « Ça va ».

« Bartle ! lâcha Murph.

— C'est bon, ça va », répondis-je. Cherchant à reprendre mon souffle, je parcourus le champ du regard : la terre et les corps déjà morts avaient été malmenés encore une fois, et quelques petits généraux étaient sens dessus dessous, là où étaient tombés les obus de mortier. Sterling courut jusqu'à l'accès au toit et cria par l'ouverture, « Tout va bien, lieutenant ! » Il s'approcha ensuite de chacun d'entre nous pour nous donner une claque derrière nos casques. « Préparez-vous, fils de pute ! » éructa-t-il.

Je le haïssais. Je haïssais la facilité avec laquelle il brillait dans la mort, la brutalité et la domination. Mais, plus que tout, je détestais qu'il fût nécessaire, je détestais avoir besoin de lui pour réagir alors même qu'on essayait de me tuer, et je détestais la lâcheté qui était la mienne jusqu'à ce qu'il me crie dans les oreilles, « Bute-moi ces enculés de hadjis ! » Je détestais l'amour que je lui portais lorsque j'émergeais de la terreur et que je faisais feu à mon tour

en le voyant tirer lui aussi, souriant tout du long, hurlant toute la haine de ces quelques hectares qui semblaient se concentrer et se répandre à travers lui.

Et ils arrivèrent, telles des ombres dans l'encadrement des fenêtres. Ils surgissaient de derrière des tapis de prière et lâchaient des rafales. Les balles fusaient et nous nous jetions par terre tandis que nous les entendions ricocher et faire voler tout autour de nous des éclats de béton et de briques en terre. Ils couraient dans les ruelles jonchées d'ordures, et zigzaguaient entre les tonneaux en feu et les sacs plastique qui voltigeaient comme des bouquets de broussailles au-dessus des pavés antiques.

Sterling hurla longtemps ce jour-là avant que je n'appuie sur la détente. J'avais déjà des acouphènes dans les oreilles à cause du vacarme, et la première balle que je tirai dans le champ parut faire un bruit sourd en s'échappant de mon fusil. Elle souleva un petit nuage de poussière au milieu de nombreux autres nuages identiques. Des munitions par centaines faisaient voler la poussière sur le sol, les arbres et les bâtiments. Dans ce nuage, une vieille voiture s'affaissa avant de s'effondrer. De temps à autre quelqu'un se précipitait entre les immeubles, derrière les véhicules orange et blanc, sur les toits, soulevant des traînées de poussière.

Un homme se mit à courir derrière un muret dans une cour, en regardant autour de lui, étonné d'être encore en vie, tenant son arme dans ses bras. Mon premier instinct fut de lui crier, « Tu t'en es sorti,

mon vieux, continue », mais je me rendis compte à quel point ce serait bizarre de dire une chose pareille. Les autres le repèrent presque aussitôt.

Il regarda à gauche, puis à droite, la poussière voleta autour de lui, et j'eus envie de dire aux autres d'arrêter de lui tirer dessus, de leur crier, « Quel genre d'hommes sommes-nous ? » Une curieuse sensation m'envahit, comme si j'avais été sauvé, car je n'étais pas un homme mais un garçon ; et ce type derrière le muret avait peut-être peur, mais peu m'importait car j'avais peur aussi, et je me rendis compte, choqué, que j'étais en train de lui tirer dessus, et que je n'allais pas m'arrêter avant qu'il ne soit mort, et je me sentis mieux à l'idée que nous étions plusieurs à le tuer, car mieux valait ne pas connaître avec certitude l'identité de celui qui tirerait la balle fatale.

Mais je savais. Je le visai, et il tomba. Quelqu'un d'autre lui tira dessus, et la balle traversa sa poitrine et ricocha, brisant au passage le pot d'une plante suspendue à une fenêtre au-dessus de lui dans la cour. Il fut atteint à nouveau, et il s'écroula dans une étrange position – à la renverse, par-dessus ses jambes pliées. Il lui manquait la moitié du visage, et il y avait beaucoup de sang qui se répandait autour de lui dans la poussière.

Une voiture progressait vers nous le long de la route entre le verger et le champ de morts. Par les vitres arrière baissées, deux grands draps blancs flottaient dans son sillage. Sterling se précipita de l'autre côté du bâtiment, où la mitrailleuse était

installée. Je regardai dans mon viseur, et distinguai un vieil homme assis derrière le volant et une femme âgée sur la banquette arrière.

Sterling éclata de rire. « Allez, fils de pute ! »

Il ne pouvait pas les voir. Je vais crier, pensai-je, lui dire qu'ils sont vieux, qu'il faut les laisser passer.

Mais des balles fusèrent sur la route défoncée. Elles pénétrèrent la carrosserie.

Je restai muet. Je suivais la voiture dans mon viseur. La vieille femme faisait courir ses doigts le long d'un collier de perles claires, les yeux fermés.

Je n'arrivais pas à respirer.

Le véhicule s'immobilisa au milieu de la route, mais Sterling ne cessa pas de tirer. Les balles traversaient la voiture de part en part, laissant de petits trous dans la carrosserie à travers lesquels on distinguait la fumée et la poussière qui flottaient dans la lumière. La portière s'ouvrit, et la femme tomba. Elle essaya de se traîner jusqu'au bord de la route. Elle rampa, son sang se mêlant à la cendre et à la poussière, puis elle s'arrêta.

« Putain de merde, ce salopard s'est fait buter », dit Murph. Il n'y avait ni tristesse, ni angoisse, ni joie, ni pitié dans ses paroles. Il ne portait aucun jugement. Il était juste surpris, comme s'il se réveillait d'une longue sieste, désorienté, réalisant que le monde avait poursuivi son cours sans discontinuer, malgré toutes les choses étranges qui pouvaient se produire pendant le sommeil. Il aurait pu tout aussi bien dire que c'était dimanche, puisqu'on ne savait

pas quel jour nous étions. C'eût été une chose incongrue, de remarquer que nous étions dimanche dans un moment pareil. Mais, quoi qu'il en soit, ce qu'il venait de dire était vrai, et cela n'aurait pas eu beaucoup d'importance si nous avions été dimanche. Étant donné qu'aucun de nous n'avait dormi depuis un bon moment, tout cela semblait insignifiant.

Sterling s'assit derrière le mur, près de la mitrailleuse. Il nous fit signe de le rejoindre, et sortit un morceau de quatre-quarts de la poche de son pantalon de treillis, tandis que nous entendions se tarir les dernières rafales. Il brisa le gâteau en trois morceaux. « Prenez ça, dit-il. Et mangez. »

La fumée s'élevait et commençait à disparaître. Je regardai la femme se vider de son sang au bord de la route. La poussière ondulait en vagues languoureuses pour finir en tourbillons. Nous entendîmes à nouveau des tirs. Une petite fille avec des boucles auburn et une robe déchirée sortit de derrière un immeuble et se dirigea vers la vieille femme. Des balles perdues qui venaient d'autres positions fouettèrent le sol, soulevant autour de l'enfant des gerbes de poussière.

Nous regardâmes Sterling. Il nous fit signe de cesser le feu. « Faut que quelqu'un appelle pour dire à ces enfoirés que c'est juste une gosse », dit-il.

La fillette se faufila derrière l'immeuble puis réapparut en se traînant cette fois très lentement vers la vieille femme. Elle tenta de déplacer le corps, et son visage se déforma sous l'effort tandis qu'elle tirait la vieille femme par le bras qui lui restait. La

fillette se mit à décrire des cercles. Elle laissait derrière elle dans la poussière fine des traces de pas pleines de sang qui formaient un chemin allant de la voiture encore en flammes jusqu'à l'endroit où la femme était étendue, morte, en passant par une cour bordée de jacinthes. L'enfant veillait le cadavre et se balançait d'avant en arrière en remuant les lèvres comme si elle chantait quelque élégie du désert que je ne pouvais entendre.

La cendre des briques en terre qui avaient brûlé et la graisse des corps d'hommes et de femmes ayant pourtant été minces recouvraient tout. Les minarets blêmes surplombaient la fumée, et le ciel demeurait pâle comme la neige.

La ville semblait tendre ses bras vers les cieux, pour s'extraire de la poussière qui retombait.

Notre rôle était terminé, du moins pour le moment. Nous étions en septembre, et même s'il restait peu de feuilles sur les rares arbres, certaines tombaient malgré tout. Elles se détachaient des branches chétives, et, dans la lumière, elles volaient, poussées par le vent qui descendait des collines au nord. J'essayai de les compter tandis qu'elles déri-vaient après avoir largué leurs amarres sous l'impact des obus de mortier et des bombes. Elles tremblaient. Une fine pellicule de poussière flottait autour de chacune d'entre elles.

Je regardai Murph, Sterling, et le reste de l'unité sur le toit. Le lieutenant s'approcha de chacun d'entre nous et posa sa main sur nos bras, en nous parlant doucement, pour que le son de sa voix nous

apaise, comme on le ferait pour calmer des chevaux effrayés. Nos yeux étaient peut-être humides et sombres, et peut-être montrions-nous nos dents. « Bien joué », et « Ça va », et « Ça va aller », disait-il. Ce n'était pas facile de penser que tout irait bien, que nous nous étions bien battus. Mais je me souviens d'avoir entendu quelque part que la vérité ne dépend pas du fait d'être cru.

La radio se remet en marche. Bientôt, le lieutenant nous donnerait une autre mission. Nous serions fatigués lorsque tomberaient les ordres, mais nous partirions néanmoins, car nous n'aurions pas le choix. Peut-être l'avions-nous eu à un moment, le choix de prendre un autre chemin. Mais notre route était décidée alors, quoique inconnue. La nuit allait tomber avant que nous ne nous en rendions compte. Nous avons survécu, Murph et moi.

Je m'efforce aujourd'hui d'essayer de me rappeler s'il y a eu le moindre signe avant-coureur de ce qui allait advenir, quelque ombre au-dessus de sa tête, quelque chose qui m'aurait permis de savoir qu'il était sur le point de se faire tuer. Dans les souvenirs que j'ai de ces journées passées sur le toit, il est à moitié un fantôme. Mais je ne m'en suis pas rendu compte à l'époque ; je n'en étais pas capable. Personne ne l'est. Je crois que je suis content de ne pas avoir compris, parce que nous étions heureux ce matin-là de septembre à Al Tifar. La relève arrivait. La journée était lumineuse et douce. Nous dormîmes.